

Policy in the United States before AIDS'. They argue that there was considerable flexibility in the system even before the enormity of the disease was recognized. Ewan Ferlie, in "The NHS Responds to HIV/AIDS", looks specifically at "how British health care organisations responded to an unanticipated epidemic" (p. 203). John Street ("A Fall in Interest? British AIDS Policy, 1986–1990") follows policies — and the political influence to which they are subject — over a shorter period. Monika Steffen ("AIDS Policies in France") provides comparison with another European nation.

The greatest value of this collection is that it assembles between two covers a wide variety of approaches to this one historical event. The fact that AIDS has captured so much attention has as much to say about the psychology of our society as about the seriousness of the disease. The various articles here try to balance these aspects. The book is also valuable in pointing the way to future issues for examination, making its concluding piece, an appendix by Janet Foster ("AIDS: The Archive Potential") particularly apropos. With the modern world's penchant for producing documentation and its sense that events are moving faster than ever before, treating so recent a phenomenon as AIDS as "history" does not seem misguided.

Janice Dickin McGinnis  
University of Calgary

Walter D. Connor — *The Accidental Proletariat: Workers, Politics, and Crisis in Gorbachev's Russia*. Princeton: Princeton University Press, 1991. Pp. xv, 374.

Éminent spécialiste du prolétariat en régime communiste, Walter D. Connor pose, en lever de rideau, la question suivante : dans quelle mesure les cols-bleus soviétiques forment-ils une classe consciente de son statut social et prête à agir sur la base de cette prise de conscience?

Quoique sociologue et politologue avant tout, l'auteur n'en reconnaît pas moins l'importance d'un regard historique sur l'évolution de cette classe ouvrière, au cours des cent dernières années. Ses mutations sont multiples : déracinée de son environnement rural sous les derniers tsars, décimée durant les années de guerre civile, timidement reconstruite à l'époque de la NEP, soudainement gonflée et caractérisée par une mobilité sociale vers le haut avec l'introduction des premiers plans quinquennaux (1928+) et les années de reconstruction d'après-guerre, cette masse d'individus, soumise à un totalitarisme qui, entre autres choses, anéantit tout mouvement syndical véritablement indépendant, n'a, à toutes fins pratiques, aucune conscience de classe véritable.

La disparition de Stalin en mars 1953, toutefois, entraîne d'importants changements. Durant les trois décades des ères Khrushchev et Brezhnev (1953–1982) — période de relative tranquillité — la qualité de vie et les conditions de travail des ouvriers s'améliorent grandement, mais cette transformation s'accompagne d'un ralentissement du taux de leur mobilité sociale (en raison, par exemple, d'un

recrutement davantage urbain que rural) ou, à l'inverse, d'une certaine stabilisation. Paradoxalement, cette mutation donne naissance à ce que l'auteur, dans une formule très heureuse, appelle « the accidental proletariat » : un prolétariat (ou une « classe ») qui émerge peu à peu, mais non pas comme Marx au XIX<sup>e</sup> siècle ou encore le parti communiste de l'Union soviétique l'avaient entrevu; au contraire, sous-produit d'une industrialisation planifiée, il se forme et se développe hors du contrôle des élites communistes et, en cours de route, acquiert une certaine autonomie. Inévitablement, cette dernière crée des tensions — manifestes, par exemple, dans le désir de jeunes travailleurs (et, davantage, de leurs parents) d'acquérir une éducation de niveau supérieur et donc réticents, aux yeux du régime en place, à satisfaire tous les besoins de l'économie nationale en main-d'oeuvre peu ou pas spécialisée. Néanmoins, les dirigeants soviétiques parviennent à faire accepter à la grande majorité des ouvriers une sorte de contrat social : l'État subventionne les prix, garantit stabilité d'emploi et récompenses matérielles et tolère les formes de protestation passives (absentéisme, productivité peu élevée, ivresse, vols et marché noir); en retour, l'ouvrier accepte une structure syndicale contrôlée par l'État et, surtout, ne remet pas en cause la légitimité et le droit du parti communiste à gouverner.

À partir de 1985, Gorbachëv perturbe ce délicat équilibre. Ses projets de réforme — révision des échelles salariales, plus grande autonomie accordée aux entreprises, contrôles plus serrés de la qualité des biens produits, rythme de production accru, remise en question de la pratique des prix subventionnés et du principe de la sécurité d'emploi — apparaissent à plusieurs ouvriers comme une violation du contrat social; pour eux, la *glasnost* signifie l'érosion de leur statut social, voire « an assault on workers' general sense of their own history » (p. 198). En outre, dans le contexte d'une économie en pleine crise, cette classe ouvrière, plus rétive que par le passé, réagit car elle se sent trahie : les grèves (celles des mineurs en 1989 et 1991, par exemple), l'émergence de syndicats indépendants (assez timide, au départ, en raison de la méfiance, voire du gouffre existant entre intellectuels et ouvriers) et l'effondrement des structures de pouvoir et de contrôle traditionnelles (parti, soviets, syndicats) révèlent la vigueur et l'ampleur de cette protestation ouvrière. À la limite, leur désenchantement les amène même à remettre en question la légitimité du gouvernement de Gorbachëv et à appeler à son remplacement.

Dans une certaine mesure, ce livre reste incomplet. L'auteur termine son récit avec les manifestations du 1<sup>er</sup> mai 1991. Cela ne lui permet pas de répondre pleinement aux questions suivantes : dans quelle mesure ce nouveau prolétariat se mue-t-il d'une classe en soi en une classe pour soi? dans quelle mesure la formation de ce même prolétariat a-t-elle contribué à la chute du régime soviétique? (La mise en parallèle de l'impact des protestations ouvrières de 1917 et celles de 1989 et 1991 sur le destin du régime en place vient tout naturellement à l'esprit.) Tout au plus Connor offre-t-il une réponse ambivalente : d'une part, les derniers chapitres (l'ère Gorbachëv) laissent clairement entrevoir une relation de cause à l'effet; d'autre part, utilisant les quatre critères — « class identity », « class opposition », « class totality » et « consciousness of an alternative » — proposés par Michael Mann dans sa définition d'une conscience de classe ouvrière d'une « truly revolutionary sort »

(*Consciousness and Action among the Western Working Class*, 1973, p. 13), l'auteur, tout en reconnaissant que des progrès ont été accomplis, n'en conclut pas moins que, dans le contexte soviétique, « it is reasonable to say that we have no evidence that all four elements have yet come together, or are likely to do so in the near future » (p. 10). Walter Connor a le grand mérite — et c'est là seulement l'une des multiples qualités de cet ouvrage soigné et minutieux — d'avoir posé la question; les ouvriers de l'ex-Union soviétique devraient donner eux-mêmes la réponse dans les prochaines années.

J. Guy Lalande  
St. Francis Xavier University

Regina G. Kunzel — *Fallen Women, Problem Girls: Unmarried Mothers and the Professionalization of Social Work, 1890–1940*. New Haven and London: Yale University Press, 1993. Pp. 264.

« Femmes déchues », « repentantes » comme les appelaient les Soeurs de la Miséricordes, « filles à problèmes » diront les travailleurs sociaux, « névrosées » ajouteront les psychologues. L'étiquetage évoluera avec la représentation et l'expérience de la maternité hors norme, c'est-à-dire indépendante des liens matrimoniaux. Cette évolution, non seulement d'une expérience mais aussi d'une interprétation et d'une représentation, forme la substance de l'ouvrage de l'historienne Regina G. Kunzel.

La période étudiée va de l'établissement des maternités pour celles qu'on appelaient les filles-mères, dans la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, jusqu'à 1945 quand le travail social se trouve bien imposé dans les services offerts à ce groupe de « clientes ». L'auteure a puisé dans les très éloquentes archives des Florence Crittendon Homes, cette chaîne de maternités qui s'étendaient de Chicago à New York en passant par presque tous les états de l'est américain, de l'Armée du Salut, et du *Social Welfare History Archives* pour cerner aussi étroitement que possible trois histoires concurrentes : celle des protestantes évangélistes, celle des spécialistes en travail social et celle des mères célibataires. Trois groupes de protagonistes dont l'expérience se superpose et s'entrecroise, chacune affectant celle des deux autres. Dans un champ plus vaste se trouve ici retracée la transformation du sens attribué au travail social, à la maternité, à la sexualité, à la famille et à la transgression des valeurs traditionnelles, avec en filigrane l'omniprésence des rapports sociaux de sexe.

Depuis des siècles des femmes charitables, souvent membres de communautés religieuses, ont oeuvré auprès de leurs soeurs défavorisées. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les protestantes évangélistes, en particulier les officiers de l'Armée du Salut, ont fait des mères célibataires leur objet de prédilection, déplaçant vers elles le zèle réformateur qu'elles avaient déjà porté sans grand succès sur les prostituées. Dans toutes les grandes villes américaines, elles établirent des institutions soit sous les auspices d'églises protestantes, soit sous celles de sociétés missionnaires laïques. Quelques décennies plus tard, ces réformatrices évangélistes virent leur champ d'action